

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°18 – janvier/février 2009

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2009

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

JEAN TAULER

Documents

I. « Le long d'un des côtés du Temple-Neuf de Strasbourg, on voit le monument funéraire du plus célèbre des prédicateurs allemands, du premier qui donna à la prose allemande un rythme plus doux, une marche plus assurée, de frère Jean Tauler, Dominicain, mort à Strasbourg, après y avoir prêché pendant les vingt dernières années de sa vie. Le premier des prosateurs allemands il sut composer ses sermons avec méthode, et les animer d'un pur sentiment de morale. Son style est serré, simple, grave, facile, harmonieux et orné de belles pensées, bien que les allergies mystiques lui donnent parfois un peu d'obscurité. Le tombeau de J. Tauler est une simple pierre funéraire sur laquelle est grossièrement tracé son portrait ; mais cette pierre couvre la cendre d'un de ces hommes éminents [*sic*] qui ont marqué leur place sur la terre en faisant faire un pas de plus à la civilisation de leurs semblables. Perfectionner la langue, instrument de la pensée, c'est faciliter et embellir les rapports entre les hommes. »

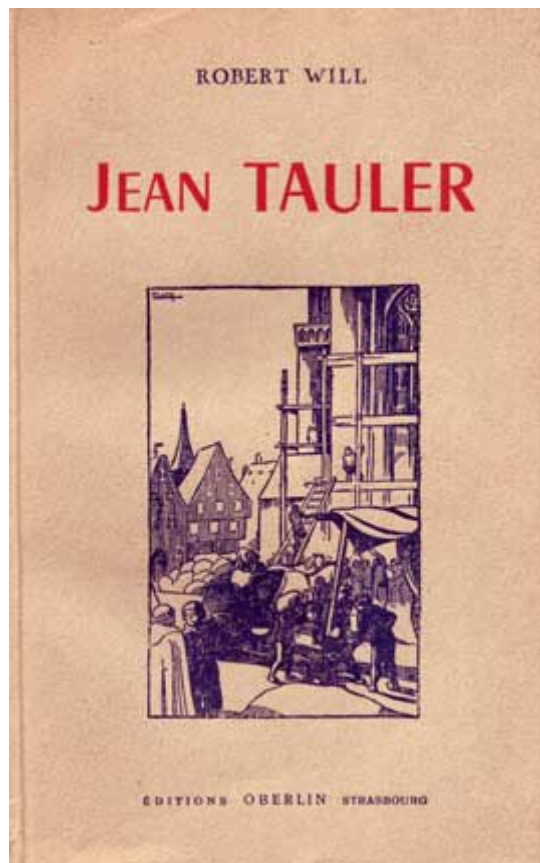
II. « Vraiment, Seigneur, vous êtes un Dieu caché » (Isaïe 45, 15). Il est en toutes choses de façon cachée, il y est d'une façon plus profonde qu'aucune chose n'est en elle-même ; il est dans le fond de l'âme, caché à tous les sens et totalement inconnu dans le fond. Pénètre là-dedans avec toutes tes puissances, bien loin au-dessus des pensées définies, par-dessus ton inclination à t'extérioriser. Oui plonge-toi, cache-toi dans le mystère de Dieu, bien loin de toute créature, de tout ce qui est étranger à l'être et en diffère.

L'homme peut ensuite considérer la solitude de Dieu dans son isolement tranquille. Il y a là tant de calme, tant de secret. Il n'y a là rien que Dieu tout pur ; rien d'étranger n'y est jamais entré, ni créature, ni image, ni modalité. Cette solitude est sa divinité calme et solitaire ; il y introduit tous ceux qui sont susceptibles de recevoir le souffle de Dieu maintenant et dans l'éternité. Cette divinité solitaire, calme et déserte, porte ton fond libre et désert. Porte dans le désert de Dieu un fond maintenant envahi par la mauvaise végétation, mais vide de tout bien, plein d'animaux sauvages, à

savoir tes sens et tes facultés abandonnées à leur vie brutale et animale.

Contemple ensuite les divines ténèbres qui, à cause de leur inexprimable éclat du plein soleil sont un éblouissement pour la faiblesse de l'œil. Car toute intelligence créée, de par sa nature, se comporte, vis-à-vis de cette clarté divine comme l'œil de l'hirondelle vis-à-vis du soleil éblouissant. Cet éclat doit nous rejeter dans notre ignorance, dans notre aveuglement, en tant que nous sommes créés et créatures. C'est là qu'il faut porter l'abîme de tes ténèbres à toi, qui étant privées de toute vraie lumière, manquent de toute lumière et acceptent que l'abîme des divines ténèbres soit connu de lui seul et inconnu à toute chose. L'abîme inconnu, innommé, béatifiant, excite plus l'amour et les ardeurs de l'âme que tout ce qu'on peut connaître de l'être divin dans l'éternité bienheureuse. »

Extrait du *Sermon* 82 aux « Amis de Dieu »



III. « Pour la troisième fois, il lui semble que le Maître s'approche. Cette fois, avec des mains qui bénissent. Il a pris un rameau d'olivier à l'arbre voisin. Son vêtement est éclatant de blancheur. Il se penche avec bonté sur cet homme et il lui demande comme

demande la pluie de mai au bouton de rose qui s'entr'ouvre : « Sois à moi ! »

Et l'appelé répond en toute humilité :

« Seigneur, prends-moi donc... mais aide-moi ! »

Comme pour le fortifier, le « cantus firmus » des moines se fait entendre et remplit de ses échos les ténèbres de la nef. Il y a quelque chose de violent dans ce chant viril, comme une menace à travers laquelle étincelle le glaive de Pierre.



Tauler, par Élisabeth Will, droits réservés

Ce cantique rompt la voûte du temple et l'âme de Tauler ne résiste plus au puissant attrait. Elle se précipite par la porte ouverte. Sur des ailes d'or elle quitte son enveloppe terrestre, elle s'élève au-dessus du cloître et de ses petites misères, au-dessus de la ville dont les maisons s'étagent comme une mer moutonnante, au-dessus de la joie et des soupirs des cœurs humains, au-dessus du monde et de ses splendeurs, au-dessus du temps et du flux des choses, au-dessus des espaces agités par les vents, au-dessus du soleil, de la lune et des voies étoilées. Elle s'élève dans une sphère d'un bleu plus limpide que les yeux d'azur d'une vierge, au-dessus des neuf chœurs des Anges et de toute la cour céleste, au-dessus de tout ce qui est créé. Elle franchit les limites même de la lumière sortie des mains du

Créateur, elle déchire la toile imagée en laquelle l'Église, notre Mère, a tissé la guirlande des réalités invisibles. Elle se sent attirée en une solitude sauvage où personne ne connaît ni chemins, ni direction, en une obscurité dont personne ne peut parler !... Est-ce même une obscurité ?... peut-être est-ce la lumière par essence. L'âme de Tauler s'élève... ou s'enfonce-t-elle dans le fond de l'abîme divin comme l'eau qui, silencieuse, filtre au sein de la terre ? Remplie d'effroi et cependant bienheureuse dans la souffrance d'amour, l'âme de Tauler se sent attirée dans l'Unité de l'Être où, dégagée de toute sensation et de tout vouloir, elle perd toute multiplicité. L'Un s'est associé sa créature disséminée. »

Robert Will

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Avec le présent article de Charles Schmidt, paru dans La Revue d'Alsace, en 1856, se poursuit la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland.

RULMANN MERSWIN,

LE FONDATEUR DE LA MAISON DE SAINT-JEAN DE
STRASBOURG.

III.

Nicolas de Bâle¹ qui, tout visionnaire qu'il était, demandait à ses disciples de ne pas se vouer à une contemplation oisive, mais de se consacrer au salut des hommes, avait aussi engagé Merswin à s'occuper d'œuvres pieuses. Bientôt notre ancien négociant se distingua parmi ses compatriotes par son zèle charitable. Pendant une série d'années, il fut l'un des administrateurs de l'hospice que Phina, sœur du chevalier strasbourgeois Jean de Kalbesgasse avait fondé en 1311. Encore au commencement du seizième siècle il y

¹ [Rappelons qu'il faut partout remplacer Nicolas de Bâle par l'Ami de Dieu de l'Oberland. Cf. *Cahiers* n°17.]

avait à Strasbourg un béguinage qui portait le nom de Merswin ; il est très vraisemblable que Rulmann a participé à la fondation de cette maison de retraite pour des femmes qui, sans embrasser la vie monastique, désiraient ne plus vivre dans le monde. On a des données plus positives sur un établissement plus considérable, auquel il a attaché son nom ; c'est la maison et l'église qu'il donna aux Johannites. Les rêves et les visions vont jouer un grand rôle dans l'histoire de l'origine de cette commanderie.

Dans la nuit de Saint-Denis 1365, le 9 octobre, Merswin eut un songe où une apparition céleste lui commanda de consacrer une maison à Dieu. Dix jours après, Nicolas de Bâle vint à Strasbourg et lui raconta que dans la même nuit il avait eu le même songe. Cependant ils hésitèrent à exécuter l'ordre, pensant que ce n'était peut-être qu'une illusion ; car, disaient-ils, pourquoi bâtir un nouveau couvent ? S'il y avait assez de gens pieux pour les peupler, on trouverait assez de beaux monastères dans le monde ; il serait plus utile, selon eux, d'employer au soulagement des pauvres l'argent qu'on dépenserait à bâtir un cloître. Ces réflexions étaient fort raisonnables, mais après un nouveau songe ils crurent devoir y renoncer. Dans la nuit de Noël, ils rêvent que Dieu leur rappelle l'ordre du 9 octobre, et pour que cette fois-ci ils ne doutent plus de l'authenticité, ils sont frappés d'un malaise physique qui doit durer jusqu'à ce qu'ils se décident à l'exécution. Les faiblesses dont ils souffrent leur prouvent qu'ils avaient bien réellement entendu la volonté de la Trinité, et que leurs songes étaient de véritables inspirations du Saint-Esprit. Nicolas revint alors plusieurs fois à Strasbourg pour conférer avec Merswin sur les moyens d'accomplir les prétendus ordres du ciel. Avant tout, ils cherchèrent un emplacement éloigné du bruit de la ville ; comme il leur avait été simplement commandé de consacrer une maison à Dieu, et qu'ils tenaient à ne pas ajouter un nouveau couvent à ceux que Strasbourg possédait déjà, ils s'imaginèrent qu'il suffisait de fonder un établissement où il y aurait un culte, mais qui pût servir en même temps de retraite à des laïques ou à des prêtres qui voulaient vivre loin du monde.

Il y avait alors dans une île formée par les bras de l'Ill, en-dehors des murs d'enceinte, une église et un petit couvent à peu près abandonnés, bâtis deux siècles auparavant par Werner de Hunebourg, maréchal de l'évêché². Cet homme, violent et

² Selon SCHÖEFFLIN, *Als. Ill.*, II, 622, les Hunebourg n'auraient dû le titre de maréchal de l'évêché qu'à Conrad de Hunebourg, évêque de Strasbourg de 1190 à 1202. C'est évidemment une erreur ; dans l'*Als. dipl.*, I, 243, Schœfflin donne lui-même une charte de 1154, dans laquelle *Wernberus marescalcus* figure

guerroyeur, d'une famille puissante qui possédait des châteaux et des domaines dans les Vosges et en Suisse, avait été l'ennemi des Strasbourgeois et leur avait fait beaucoup de mal. Mais Dieu le convertit, comme dit la chronique de la maison de Saint-Jean, et changea le loup ravisseur en un doux agneau. En 1150 il bâtit un couvent et une église sous l'invocation de la Trinité ; le magistrat, avec lequel il s'était réconcilié, lui avait cédé à cet effet un terrain qui s'étendait, depuis le couvent de Sainte-Marguerite jusqu'à l'Ill ; c'était un emplacement inculte, couvert de broussailles et de saules, de là son ancien nom d'Ile-verte, *Grüne-Warth*. L'église, consacrée un vendredi après Pâques, et le couvent furent donnés aux chanoines réguliers de Saint Augustin qui y placèrent quelques frères du monastère de Saint Arbogast. Werner de Hunebourg mourut en 1166 ; il fut enterré dans l'église de la Trinité, où on lui érigea un beau monument en pierre, qui dura jusqu'au temps de Merswin³.

Vers le milieu du treizième siècle un légat du pape envoyé en Allemagne, probablement Hugues de St-Cher, cardinal de Ste-Sabine, qui passa quelque temps à Strasbourg, assigna aux chanoines augustins l'église paroissiale de St-Pierre-le-Vieux avec ses revenus ; il accorda en outre des indulgences aux fidèles qui visiteraient l'église de la Trinité, annuellement le vendredi après l'anniversaire de la consécration. En 1251, l'évêque Henri de Strasbourg assura, à son tour, cent jours d'indulgence à ceux qui visiteraient ladite église lors de la fête de la consécration même. Cependant les Augustins finirent par se relâcher de leur zèle pour le petit sanctuaire ; ils en dilapidèrent le revenu, fort modique du reste, de sorte que la maison s'appauvrit et tomba en décadence. L'évêque de Strasbourg leur enleva la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux et incorpora à la cathédrale la chapelle de Sainte-Catherine qu'ils avaient également desservie ; en même temps il unit l'église et le couvent de la Trinité aux Bénédictins d'Altorf. Urbain IV confirma cette mesure par une bulle rendue à Orviéto, le 15 mai 1264, et renouvelée l'année suivante par Clément IV, le 18 août. Les Bénédictins placèrent un des leurs dans la maison et l'engagèrent à la visiter deux fois par an. Un de ces moines, Ulric, homme simple

parmi les témoins. Schœfflin dit aussi que l'épithaphe de Werner, rapportée par Schilter dans ses additions à Königshofen, p. 1121, ne saurait être authentique ; c'est très-vrai, elle n'est pas contemporaine ; mais la date qu'elle assigne à la première fondation de l'église de la Trinité est néanmoins plus exacte que l'année 1227 indiquée par Königshofen, p. 279. Tout cela ressort du Mémorial du *Grüne-Warth*.

³ La description détaillée de ce monument se trouve dans le susdit Mémorial.

et pieux, se fit une réputation par les miracles que lui attribuait la croyance populaire. On avait l'habitude de conduire dans l'église de la Trinité les gens que l'on croyait possédés du démon, dans l'espoir de les guérir par des invocations ; un jour entre autres on y présenta un de ces malheureux ; le prêtre chargé de l'exorcisme prononça en vain ses formules ; mais le moine Ulric, enfermé dans sa cellule, ayant dit des prières en faveur du malade, sans que quiconque le sût, le démon s'écria, selon la chronique : Tes conjurations, ô prêtre, ne servent à rien, c'est la prière du moine dans la cellule qui m'expulse ; et le possédé se trouva guéri. Ce privilège du couvent de la Trinité ne l'empêcha pas d'avoir sous les Bénédictins le même sort que sous les Augustins. Le dernier moine qui l'habita le laissa dépérir misérablement ; au lieu de faire son devoir, il réunissait chez lui des compagnons joyeux « comme dans une taverne ; » l'église, encombrée de tonneaux vides, finit par ressembler « à un hangar » et par tomber en ruines, c'est tout au plus aux grandes fêtes qu'on y disait encore une messe. C'est en cet état qu'elle se trouve quand Merswin songe à l'acquérir. Par acte du 17 août 1366, l'évêque Jean et l'abbé d'Altorf Frédéric, ne pouvant plus conserver les bâtiments de l'Ile-verte, faute de fonds, accordent à Rulmann Merswin d'y placer des prêtres séculiers chargés d'y célébrer le service divin, pendant une période de douze ans, à la condition pour lui de maintenir l'établissement en bon état à ses frais. Pour l'administration Merswin s'adjoignit le chevalier Henri Wetzel et Jean Merswin, le burgrave. Les prêtres séculiers fonctionnèrent pour la première fois à la Trinité, le 1^{er} octobre suivant. Merswin désirait devenir propriétaire de la maison ; mais les Bénédictins d'Altorf hésitaient à l'aliéner. Le 2 janvier 1367 il leur prêta 500 marcs d'argent, qu'il s'engagea à ne pas réclamer, à moins que le couvent d'Altorf voulût rentrer en possession de l'Ile-verte ; par acte du même jour, les Bénédictins promirent de ne pas en demander la restitution avant cent ans révolus. Peu de temps après, cette quasi-vente fut convertie en une vente réelle ; les Bénédictins, du consentement de l'évêque cédèrent le *Grüne-Warth* à Rulmann Merswin en toute propriété, pour une somme de 510 marcs. Le 2 décembre 1368 Urbain V confirma à Merswin l'autorisation d'y établir quatre chapelains séculiers. Les autres habitants de la maison durent être des laïques ou des prêtres voulant fuir le monde et s'engageant à vivre à leurs propres frais.

Dès 1367 Merswin avait commencé les travaux de restauration de l'église de la Trinité ; il en fit réparer la toiture, il éleva un cloître en pierre, remit les autels en bon état, et construisit une chapelle en l'honneur des onze mille vierges, qui fut consacrée dès le 25

novembre 1367. Il s'empessa d'informer de tous ces faits son secret ami dans l'Oberland ; le 20 janvier 1369 celui-ci écrivit aux prêtres séculiers du *Grüne-Warth*, les exhortant à une vie pieuse, à se donner un chef et à lui obéir avec une entière soumission ; n'aspirez pas, leur dit-il, à de hautes grâces ni à des révélations surnaturelles ; Dieu ne les donne pas à tout le monde, car tout le monde n'est pas en état d'endurer les tentations et les souffrances dont Dieu les accompagne ; vous n'êtes pas encore assez éprouvés pour y résister ; ne recherchez qu'une vie humble, restez là où Dieu vous a placés, supportez-vous les uns les autres. Pour leur donner un modèle à suivre, il leur envoya le livre qu'il avait fait sur la conversion de Tauler, en les engageant à imiter la suprême abnégation du savant docteur⁴.

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*.]

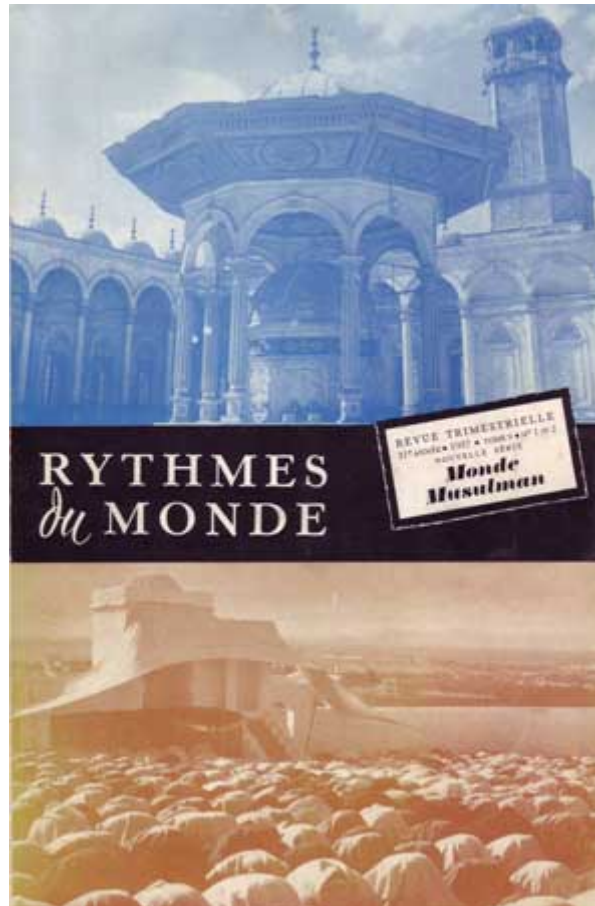


RYTHMES DU MONDE
(1957)

Madame ZULFICAR & le Père Giulio BASSETI-SANI

Sous le rapport de la théologie et de la rencontre islamo-chrétienne, voici 50 ans, la revue catholique Rythmes du monde n'hésitait pas à publier de tels articles qui sont autant de vrais dialogues, « au terrain de contact spirituel » entre le christianisme et l'islam, selon le vœu de l'orientaliste Louis Massignon. Que reste-il désormais de cet élan généreux et certainement audacieux qui faisaient se rencontrer entre eux, chrétiens et musulmans, évoquant ensemble cette foi vivante dont ils étaient chacun le témoin ? Sans doute est-il devenu impossible d'envisager avec le même enthousiasme une rencontre de l'Orient et de l'Occident qui s'est déplacée en Europe, avec ce qu'on nomme l'Islam européen. Serait-ce que les théologiens chrétiens et musulmans s'inquiètent d'une telle proximité ou que les suspicions de prosélytisme de part et d'autre suffisent à décourager les bonnes volontés ? Pourtant, en ce « terrain de contact spirituel », l'amitié suffirait pour engager le dialogue, et la seule amitié de Dieu pour faire se rencontrer aujourd'hui comme hier chrétiens et musulmans.

⁴ [Il s'agit du *Livre du maître de la sainte Écriture* (des *Meisters-buch*) que Charles Schmidt attribue ici à Nicolas de Bâle.]



Guilio BASSETI-SANI

Par ses actions en faveur du dialogue islamo-chrétien, le père Guilio Basseti-Sani, O.F.M., a poursuivi durant toute son existence la voie tracée par l'orientaliste Louis Massignon (mort en 1962), dont il se disait le disciple. Il rend compte ici d'un entretien avec Madame Zulficar, tante de la femme de l'ex-roi d'Égypte Farouk, et non « mère de l'ex-reine Farida ». Madame Zulficar était également la mère de Mounir Hafez (1911-1998)⁵.

En 1949 je me trouvais au Liban, chez les religieuses de St-Charles Borromée à Aynah. Presque chaque après-midi, j'avais l'occasion de m'entretenir avec Madame Zulficar Pacha, la mère de l'ex-reine Farida. Femme extrêmement cultivée, elle connaissait la vie de saint François d'Assise, de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Très pieuse, elle parlait volontiers de spiritualité et établissait des rapports entre l'Islam et le Christianisme.

Je me rappellerai toujours ses réflexions, qui expriment bien la mentalité musulmane. Elle me répétait souvent : « Comment voulez-vous que nous pensions à nous faire chrétiens ? Vous, les

⁵ A propos de Mounir Hafez, cf. <http://www.moncelon.fr/mounirhafez.htm>.

catholiques, vous venez d'Europe pour convertir à votre Église les orthodoxes en leur disant que leur Christianisme n'est pas le vrai, celui de Jésus-Christ. Et les protestants aussi viennent d'Europe et d'Amérique pour essayer de convertir les orthodoxes et leur dire que les catholiques sont de faux chrétiens. Les orthodoxes se défendent contre cette invasion de catholiques et de protestants qui voudraient leur faire abandonner leurs traditions. Et tous vous vous faites la guerre les uns aux autres, en vous accusant mutuellement d'avoir corrompu l'Évangile. Mais personne parmi vous ne met à exécution le plus grand enseignement et commandement de Jésus-Christ : Aimez-vous les uns les autres. Vous n'aimez pas les musulmans, mais vous ne vous aimez pas non plus entre chrétiens. »

« Ce qui m'a le plus frappé dans le Christianisme, continuait Madame Zulficar, c'est de voir cette division et cette lutte entre chrétiens, même au tombeau du Christ. J'ai visité Jérusalem et j'ai vu comment Dieu nous a chargés, nous les musulmans, de rester à la garde du Sépulcre du Christ pour maintenir la paix entre vous, catholiques, orthodoxes et protestants. Supposez une famille où les frères soient ennemis : lorsqu'ils s'approchent du tombeau de leurs parents, ils seront prêts à oublier leurs mutuelles disputes, leurs torts et leur passé, pour se retrouver frères et se pardonner mutuellement. Et vous, pourquoi, même au Sépulcre du Christ, n'accomplissez-vous pas Sa parole de pardonner à vos ennemis ? Vous n'observez pas Son grand commandement : Aimez-vous les uns les autres. »

Ces graves paroles, terribles mais vraies, ont suscité en mon cœur un profond sentiment d'humilité, et elles m'ont donné l'occasion de réfléchir à nos responsabilités.

En 1951, Dieu m'a fait la grâce de passer plusieurs jours à Jérusalem. Les paroles de Madame Zulficar Pacha ont été constamment présentes à mon esprit. Je puis dire que jamais durant ma vie je n'ai éprouvé si vivement le drame de nos divisions : je l'ai vraiment vécu en priant, soit dans la Basilique du Saint-Sépulcre, soit dans la chapelle du Calvaire, soit au tombeau du Christ !

Jamais non plus, je n'ai aussi profondément pris conscience du rapport qui existe entre la réconciliation des chrétiens en Orient et notre possibilité de manifester la vérité de l'Évangile à nos frères musulmans. La triste réalité de nos divisions, de nos incompréhensions mutuelles, particulièrement entre catholiques et orthodoxes, est le grand scandale qui empêche l'Islam de redécouvrir le vrai visage du Christ dans son Église. Ceci est sensible partout, mais surtout à Jérusalem, au berceau de notre foi.

Pourquoi faut-il que ce péché des chrétiens s'y étale avec l'inconscience la plus tragique ? Le spectacle du musulman gardant la porte de la Basilique du Saint-Sépulcre ne peut manquer de faire réfléchir le chrétien.

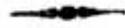
Mystère de la Providence divine que cette présence de l'Islam à Jérusalem. La signification profonde de cette présence nous échappe habituellement. Par Ismaël, des fils d'Abraham habitent la Terre Sainte, promise aux descendants d'Abraham, pour qu'ils y continuent l'adoration du vrai Dieu.

En cet endroit, d'autres fils du Père des croyants faisaient monter autrefois vers Yahvé l'odeur de l'encens et des holocaustes, dans le Temple de Salomon. Ils y sont revenus, mais les musulmans sont demeurés à Jérusalem, non seulement sur l'esplanade de l'ancien Temple, mais aussi au Cénacle, où a été institué le Sacrement de la nouvelle Alliance et où a été manifestée l'Église, le jour de la Pentecôte. Présence de l'Islam, qui rattache nos frères musulmans au mystère de l'Eucharistie et de l'Église.

Mystère providentiel que cette présence de l'Islam au sépulcre de Jésus-Christ ! Hommage tacite à la foi en la mort réelle du Christ et témoignage silencieux de la croyance en sa Résurrection.

C'était aussi ma réponse à Madame Zulficar Pacha. Tout en reconnaissant le péché et le scandale de nos divisions, je lui faisais toucher du doigt que les musulmans ne sont pas au sépulcre du Christ pour nous maintenir en paix, mais, providentiellement, pour attester leur foi au mystère de la mort et de la résurrection du Christ, condition de notre salut à tous.

Littérature.



HÖLDERLIN

Dans la montagne j'imagine qu'il s'est réfugié par ce mois de juin pluvieux chez sa tante. C'est un pays que je vois semblable à celui que m'avait fait entrevoir un grand voyage pendant mon enfance. Il est enfermé dans une toute petite chambre boisée, allongé, il regarde les lattes de sapin au-dessus de lui. Il a contre sa poitrine une image qu'il porte à ses lèvres avec une ferveur dont il n'a pas honte, car il aime, et là où personne ne le connaît, son corps délivré de la ville, de toutes ses entraves, recouvre sa nature. La pureté de

son rayonnement éclipse enfin les traces des regards que les autres jettent sur lui. Alors il se révèle dans sa beauté, celle d'un divin jeune homme, ce qu'il est au fond de lui-même en dépit des autres et du temps. Dans mon souvenir il règne une transparence qui est la fraîcheur vibrante simplement de l'air à la montagne, et là autour de lui elle est doublée de deux essences en surcroît, celle de la pluie mariée aux verdure de juin, celle de sa propre présence malade et épurée comme par jeûne. Les fleurs rouges des géraniums et l'eau glaciale du tronc évidé de la fontaine s'accordent à l'audace qu'il a de prononcer ce que sa vie là-bas l'oblige à taire jusqu'à l'avilissement.

HYPÉRION OU L'ERMITE EN GRÈCE,

PAR JEAN-CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC HÖLDERLIN

[Xavier Marmier]



Hölderlin's Geburtshaus in Lauffen am Neckar (um 1800).

HYPÉRIION À DIOTIMA.

Nous ayons été vainqueurs dans trois escarmouches. Les combattans [*sic*] se croisaient comme les éclairs, et s'agitaient comme la flamme dévorante. Nous sommes à Navarin et devant Mistra, ce reste précieux de l'ancienne Sparte. Non loin de ville j'ai arboré sur une ruine le drapeau que j'eus le bonheur d'enlever à une horde d'Albanais. Ivre de joie, j'ai jeté mon turban dans l'Eurotas et pris le bonnet grec.

C'est maintenant que je voudrais te voir, o Diotima ! te voir et presser tes mains sur ce cœur qui ne suffit plus à sa félicité. Bientôt dans une semaine peut-être, l'antique Péloponèse [*sic*] sera délivré de ses barbares ennemis.

Alors, ô alors, mon ange tutélaire, inspire-moi tes sentiments pieux, inspire-moi une prière digne d'un Dieu libérateur ! – A tout prendre, je ne devrais pas ouvrir la bouche ; car je n'ai rien fait encore. Et, quand même je pourrais me glorifier de quelque chose, notre mission n'est pas accomplie. Mais est-ce ma faute, si l'imagination est plus prompte que tel événements ? Hélas ! pourquoi les succès n'ont-ils pas la vitesse de la pensée, pourquoi la victoire ne dépasse-t-elle pas les calculs de l'espérance ?

Mon Alabanda est radieux comme un jeune époux. Je vois l'empreinte d'un meilleur avenir dans chacun de ses traits, et c'est ce qui calme un peu mon impatience.

Diotima ! Je n'échangerais pas ce bonheur naissant contre les plus beaux jours de l'ancienne Grèce ; je préfère nos plus minces à Marathon, à Platée et aux Thermopyles. N'ai-je pas raison ? Le convalescent n'apprécie-t-il pas mieux la vie, que celui qui jouit d'une santé inaltérable ?

Ma tente est dressée sur les bords de l'Eurotas, et quand je me réveille au milieu de la nuit, le murmure de ses ondes m'avertit d'offrir au Dieu du fleuve un pieux sacrifice. Alors je cueille, en souriant, des fleurs sur le rivage et les jette dans les flots en disant : accepte-les ; bientôt tu arroseras une terre de liberté !

HYPÉRIION À DIOTIMA.

Tu aurais dû me calmer, Diotima ! tu aurais dû m'engager à ne rien précipiter, à marcher lentement dans le sentier de la victoire, à la guetter comme le créancier sordide guette un débiteur. Mon amie ! je ne saurais te faire comprendre ce que je souffre de mon inaction. Le sang se dessèche dans mes veines, tellement j'ai soif de marcher en avant, et il faut rester là, assiégé

une ville, faire tous les jours la même chose. Nos soldats demandent l'assaut, mais qui commanderait ensuite à leurs passions tumultueuses ? qui entreprendrait de réaliser nos espérances, si les liens de la discipline et de l'amour étaient déchirés ?

Il me semble que Misitra se rendra sous peu ; mais je voudrais être déjà au-delà. Je me sens affaibli dans le camp comme aux approches d'un orage. Je suis dans un état d'irritation indéfinissable et mes gens me déplaisent ; leur licence me fait frémir. Mais pourquoi te retracer ces sombres images ? – Au reste l'antique Lacédémone vaut bien qu'on souffre avant de la posséder.

HYPÉRIION À DIOTIMA.

C'en est fait, Diotima ! nos gens ont pillé, saccagé, égorgé sans distinction ; ils ont massacré leurs frères, les Grecs de Misitra ; ou bien errent-ils dans la campagne, et appellent-ils la vengeance divine sur les barbares dont je suis le chef ?

Oh ! c'est maintenant que je serai le digne missionnaire de ma bonne cause, que les cœurs voleront au-devant de moi !

Mais on conviendra que je m'y étais bien pris. Je connaissais mes gens, et c'est avec une horde de brigands que j'ai voulu fonder ma république.

Par la redoutable Némésis ! je ne puis pas me plaindre ; j'ai ce que je mérite, et je me résigne ; je souffrirai avec courage jusqu'à mon dernier soupir.

Tu me crois en délire ? J'ai reçu une blessure honorable d'un de mes compagnons, en voulant réprimer des excès révoltants [*sic*]. Si j'étais en délire, j'aurais déchiré l'appareil du chirurgien, et mon sang coupable eût arrosé cette terre en deuil.

Cette terre en deuil ; cette terre dépouillée que je voulais couvrir de bocages rians [*sic*], et ramener à son antique splendeur !

Que c'eût été beau, ma Diotima !

Penses-tu que je sois trop prompt à perdre courage ! hélas, mon amie, le malheur est à son comble ; de toute part je vois arriver des bandes de forcenés. La soif du pillage gagne le Péloponèse comme une horrible contagion et ceux qui ne saisissent pas le glaive sont chassés, massacrés, et leurs bourreaux se disent les défenseurs de notre liberté ! Quelques-uns de ces détestables brigands sont à la solde du sultan, et pillent en son nom.

Je viens d'apprendre que notre infâme armée est dissoute. Les lâches ! ils rencontrèrent, aux environs de Tripolizza, un corps d'Albanais, deux fois moins considérable qu'eux, mais comme il n'y avait pas de dépouilles à gagner, les misérables prirent la fuite. Les

quarante Russes qui firent la campagne avec nous, résistèrent seuls et trouvèrent tous la mort dans le combat.

Me voici donc encore une fois seul dans le monde avec Alabanda. Depuis que cet ami fidèle vit couler mon sang à Misitra, il a tout oublié : ses plans, son désir de vaincre et son désespoir. Ce héros redoutable, qui se précipitait au milieu des pillards comme un dieu vengeur, me prit dans les bras, me porta loin du carnage en répandant des pleurs. Il ne quitte pas mon grabat et je commence à m'en réjouir ; car s'il partait, personne ne prendrait soin de moi ; sans lui je serais encore étendu sur le champ de bataille.

Comment tout cela finira-t-il ? Je l'ignore. Je me trouve dans la plus cruelle incertitude, et je l'ai mérité. La honte me bannit de ta présence, et Dieu sait pour combien de temps !

Hélas ! je t'avais promis une Grèce nouvelle, et tu ne reçois que des lamentations. Raidis-toi contre la destinée !



Diotima, Maske von L. Ohmacht, 1795.

[Suite et fin dans le prochain numéro des *Cahiers*.]

LIBRES DESTINATIONS

KONYA

I. Le pèlerinage à Konya est aussi indispensable que celui de Brousse à qui veut connaître les richesses profondes de l'âme turque et la fière et noble tristesse, parfois traversée d'un appel de l'au-delà, d'une race venue du fond de l'Asie, dont la religion première était le chamanisme. Konya fut la capitale de l'Empire seldjoukide qui a donné à l'art musulman des monuments originaux et des motifs décoratifs raffinés, mais c'est aussi le lieu où reposent Djelaleddin Roumi, dit Mevlâna, fondateur de l'ordre des derviches tourneurs, les membres de sa famille et les grands Tchelebis, ses successeurs.

La ville, dans son actuelle simplicité, voisine du dénuement, a conservé la forme de l'ellipse (projection plane, peut-être, de l'œuf d'où est sortie la Turquie) ; les deux foyers de cette figure sont occupés précisément l'un par la Mosquée d'Alaettin, auprès de laquelle reposent les souverains seldjoukides, l'autre par la mosquée-musée des derviches tourneurs.

Jean Richer



Tombeau de Mavlânâ (Djalâl-od-Dîn Rûmî), à Konya.

II. Un des quartiers de la ville porte le nom de Chemsî, à cause du mausolée de Chems-eddin Tébrizi. Avant d'aller visiter la magnifique mosquée qui abrite les restes de Djélâl-eddin Rouûmi et de sa longue lignée de descendants, tous prieurs de la communauté des derviches tourneurs, nous voulûmes faire un pèlerinage au tombeau de celui qui fut son maître et dont il parle sans cesse avec tant de vénération dans son chef-d'œuvre, le *Mesnévi*. La coupole en forme de pyramide à huit pans attire de loin les regards, mais le monument n'est pas autrement intéressant. Il a été augmenté d'une petite mosquée qui le déforme totalement, et à l'intérieur, tellement recrépi, rechampi et badigeonné qu'il en perd tout intérêt. C'est le cas de la plupart des sanctuaires qui continuent à être vénérés ; les générations qui se succèdent tiennent à honneur de les entretenir ; cela ne va pas sans beaucoup de plâtre gâché. L'archéologue préfère les monuments abandonnés, car dans quelque coin ignoré, sous l'abri protecteur des toiles d'araignée longuement tissées, il trouvera peut-être telle indication qui le mettra sur la voie d'une découverte. Rien de pareil n'est possible avec le badigeon. Mais je ne vais pas recommencer la préface de Notre-Dame de Paris. Je constate simplement qu'aucune inscription ne se retrouve sur le turbé de Chems-eddin Tébrizi. C'est une petite mosquée de quartier, gentille et bien propre ; rien, si ce n'est la coupole, n'y rappelle le temps des Seldjoukides.

C'est là que repose le maître vénéré de Djélâl-eddin Rouûmi. La vie de Chems-eddin Mohammed ben ali ben Malekdâd Tébrizi est toute de légendes, et celles que l'on connaît nous ont été transmises par Djélâl-eddin ou par son fils Sultan-Wéled. Le premier aurait dit de lui : « Les savants en science extérieure connaissent ce qui concerne le prophète ; mais Chems-eddin sait les secrets de Mohammed. » Ce fut un voyageur qui parcourut toute la terre habitable ; il était toujours vêtu de feutre noir.

[...]

Reprenons notre course à travers la ville, pour joindre enfin, par les bazars presque déserts, la pyramide bleue que nous voyons depuis notre arrivée. Comme nous l'avons déjà dit, une allée droite, bordée de boutiques basses en pisé, couvertes de grosses poutres de bois ni équarri ni peint, supportant la terrasse, un simple rez-de-chaussée, sur la rue tirée au cordeau, à ciel ouvert, tel est le bazar de Konia : misérable entrepôt d'une ancienne capitale déchue, restée chef-lieu de province parce qu'elle a le bonheur de posséder le fondateur de l'ordre des derviches tourneurs. Nous franchissons rapidement cet amas de boutiques pour arriver au *turbé* de Djélâl-eddin.

Une entrée étroite fermée par une légère grille à hauteur d'appui, que l'on pousse sans effort (installation de la plupart des dervicheries de Constantinople), laisse pénétrer sur un parvis, de marbre divisé en allées étroites par de petits jardins. Tout autour, des loges vitrées, décorées en salons turcs, munies de sofas bas, de miroirs et de pots de fleurs, servent d'appartement de réception. C'est là que nous reçoit le vicaire du Tchélébi ou grand prieur des derviches, remplaçant son chef qui prenait des bains d'eau thermale à Ilghin, et que nous n'avons pas pu voir. Tout cela est fraîchement décoré et propre ; les peintures sont même un peu criardes ; on aimerait à trouver de ces vieilles peintures sur bois, fruits, fleurs ou paysages fantastiques, comme dans les anciennes maisons de Damas, mais il n'y en a point de trace ; contentons-nous de déguster la boisson sucrée offerte par les derviches, en devisant avec le directeur des finances de la province, un Crétois que son accent fait aisément reconnaître comme d'origine grecque. Puis c'est le moment de visiter le mausolée.

A l'extérieur, ce n'est guère qu'une mosquée turque comme on en a vu tant à Constantinople, à Brousse et ailleurs, fortement crépie à la chaux, quelque peu réchampie de jaune dans les parties ombrées. Mais l'intérieur est caractéristique. Voici d'abord deux grandes salles de danse qui se suivent, parquet en bois blanc bien égalisé, tout autour des balustrades peintes en blanc pour les spectateurs ; enfin le théâtre classique des ébats des derviches tourneurs, comme on en voit dans tout l'Orient, mais ici de proportions plus vastes, plus grandioses, comme si des troupes entières coiffées du bonnet de feutre brun clair allaient s'élancer en cadence au son du *nâi* (la flûte de roseau). La porte du fond s'ouvre, et nous entrons dans une vaste nef assez sombre qui s'étend parallèlement aux salles de danse. Cette nef est divisée en deux parties, un long couloir passablement large où le visiteur peut se promener à l'aise, et puis, derrière une grille ouvragée, une foule de tombeaux musulmans revêtus d'étoffes et comme habillés, avec des bonnets de feutre de toute grandeur et de toute forme qui semblent donner la vie à cette masse de monuments de marbre. C'est là que repose toute la lignée des grands prieurs de l'ordre des Mevlévis, depuis Djélâl-eddin Roûmi, le poète moraliste de Balkh, fixé auprès de la cour des Seldjoukides, et son fils Sultan-Wéled, poète lui-même, jusqu'au père du Tchélébi actuel. C'est là aussi que l'on saisit, comme un trait de lumière, cette vénération constante de la famille d'Osman pour la famille du poète persan, et pourquoi c'est encore aujourd'hui le Tchélébi qui ceint le sabre au souverain constitutionnel des Ottomans, lors de la cérémonie de

l'intronisation de la mosquée d'Eyyoub à Constantinople, en souvenir de ce drapeau et de ce tambour que les ancêtres du padischah de Stamboul reçurent jadis, comme signe d'investiture, de la part des souverains d'Iconium...

On comprend alors le culte du souvenir qui s'attache au lieu où reposent les cendres de l'auteur du *Mesnévi*, sauvant la ville de Konia de l'oubli et de la ruine complète. I

Clément Huart



Turbe de Mawlânâ, à Konya.



Sommaire des *Cahiers d'Orient et d'Occident*, année 2008

Numéro 12 (janvier-février 2008) : **De l'Orient intérieur** : Le Christ dont la Croix est l'Arbre de vie.- **Documents d'Orient et d'Occident** : Madame de Staël, « Des philosophes religieux appelés Théosophes », *De l'Allemagne*, 1802. - « Une légende sur la femme de Timour », *Revue du Monde Musulman*, juin 1922. - « Caspar David Friedrich », extrait de *L'Art de l'Allemagne*, Hippolyte Fortoul, Paris, 1841. - Mémoire sur les Ismaélis et les Nosairis de Syrie, adressé à M. Sylvestre de Sacy par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, *suite et fin*, *Annales des Voyages*, tome XVIII. - **Libres destinations** : « Les Fuégiens au XVII^e siècle, d'après des documents français inédits », *Revue de Géographie*, janvier-juin 1891.

Numéro 13 (mars-avril 2008) : **De l'Orient intérieur** : Jean Moncelon, « Spiritualités d'Orient et d'Occident » - **Documents d'Orient et d'Occident** : Mélanges orientaux, Antoine de Chézy, *Pend-Namèh* de Férid-eddin Attar, dans la traduction de Sylvestre de Sacy, *Journal des savans*, mai 1817 ; Xavier Marmier, « Jean-Angelus Silesius », *Nouvelle Revue germanique*, tome second, Paris, 1834. **Libres destinations** : « Les Fuégiens au XVIIIe siècle, d'après des documents français inédits », *Revue de Géographie*, janvier-juin 1891. **Bibliothèque d'Orient et d'Occident** : *Les trois premiers volumes de l'année 2008* : Antoine de Chézy, Csoma de Körös, Rulman Merswin ; Actualité des Éditions Arfuyen.

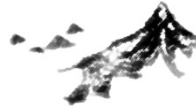
Numéro 14 (mai-juin 2008) : **De l'Orient intérieur** : Jean Moncelon, « Jacob Bœhme, Théosophe d'Occident », extraits, 5 avril 2008 - **Documents d'Orient et d'Occident** : Édouard Shuré, « L'ésotérisme chrétien a toujours existé... », Introduction à Rudolf Steiner, *Le Mystère chrétien et les mystères antiques*, Paris, 1908 - Charles Schmidt, « Les amis de Dieu », 1885 - « Tableau du *Kali Yuga* ou de l'Âge de Fer », par Wischnu-Dâs. Traduit de l'hindoui par M. Garcin de Tassy, 1832 - **Libres destinations** : Cinquantième anniversaire de l'expédition Hoggar - **Bibliothèque d'Orient et d'Occident** : *Le quatrième volume de l'année 2008* : Charles Schmidt - Actualité des Éditions Arfuyen : André Gozier, *Henri Le Saux, un moine chrétien à l'écoute des Upanishads*.

Numéro 15 (juillet-août 2008) : **De l'Orient intérieur** : Jean Moncelon, « Jacob Boehme, le théosophe de Görlitz », 2008 - **Documents d'Orient et d'Occident** : Hammer-Prugstall, « Sur les Druzes », *Journal Asiatique*, novembre 1837 - **Libres destinations** : Nicolas Prjévalski, « Ourga », extrait de *Mongolie et pays des Tangoutes*, Paris, 1880 - **La Bibliothèque d'Orient et d'Occident** : *Domaine germanique*, 2008. **Aurora** : Au sommaire du numéro 4, printemps-été 2008 : *Les VII Dormants d'Éphèse*. Actualité des Éditions Arfuyen : Sorupananda, *La Splendeur du Soi*, 2008. CR : Erik Sablé, *René Guénon et la Massénié du Saint Graal*, Le Moulin de l'Étoile, 2008.

Numéro 16 (septembre-octobre 2008) : **De l'Orient intérieur** : Jean Moncelon, « *Le langage des oiseaux* de Farîd-ud-dîn 'Attar », 2007. **Documents d'Orient et d'Occident** : Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », (première partie), *Revue d'Alsace*, 1856. Deux extraits de la *Chronique* d'Abou-Djafar Mohammed Tabari, Paris, 1836. **Libres destinations** : Gabriel Bonvalot, « Le Toit du monde », Paris, 1897. **Aurora** : Au sommaire du numéro 4, Printemps-été 2008 : *Les VII Dormants d'Éphèse*.

Numéro 17 (novembre-décembre 2008) : **De l'Orient intérieur** : Jean Moncelon, « L'engagement maçonnique de Henry Corbin », 2008. **Documents d'Orient et d'Occident** : Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », (deuxième partie), *Revue d'Alsace*, 1856. [Xavier Marmier], « Hypérion ou l'ermite en Grèce, par Jean-Christien-Frédéric Hœlderlin », *Revue Germanique*, 1831. A propos de la couverture du *Mardi* d'Herman Melville. **Libres destinations** : Vincent Mansûr Monteil, *Maroc*, 1962. **Aurora** : Au sommaire du numéro 4, Printemps-été 2008 : *Les VII Dormants d'Éphèse*.

ARFUYEN



Éditions

Benoît de Canfield, *La Règle de perfection*, texte établi et présenté par Dominique et Murielle Tronc, Arfuyen, janvier 2009.

I. « Dénudation d'esprit est une divine opération purifiant l'âme, et la dépouillant entièrement de toutes formes et images, des choses tant créées qu'incrées, et la rendant ainsi toute simple et nue, et la fait capable de voir », VI, *De la parfaite dénudation d'esprit*.

II. « Cet ouvrage s'inscrit à la suite des volumes consacrés dans la collection des *Carnets spirituels* aux fondateurs de l'École française de spiritualité [...].

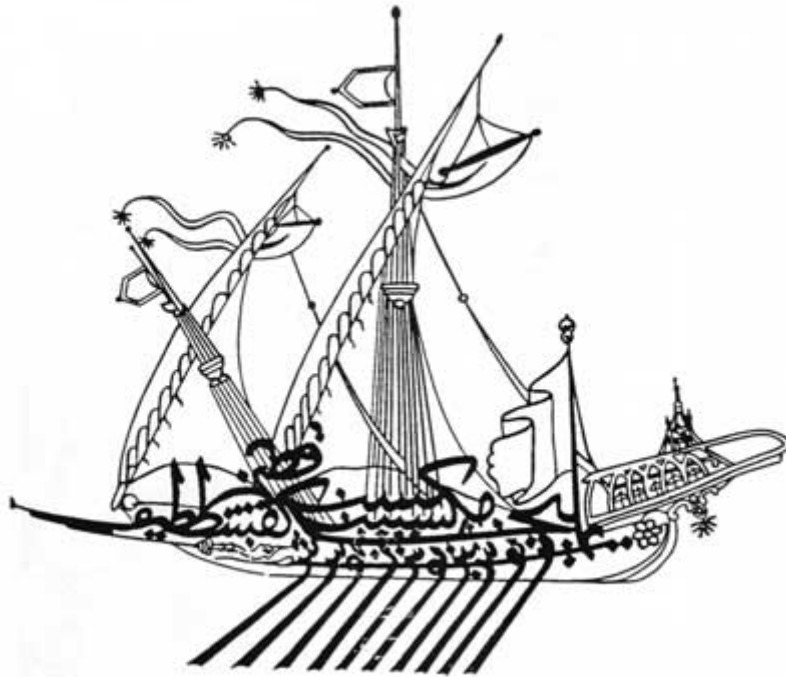
Benoît de Canfield est l'aîné de tous et a exercé une influence considérable sur ce mouvement de renouveau spirituel auquel nous devons tant de choses aujourd'hui encore. Canfield présente en outre la singularité d'être anglais et d'avoir écrit en français. Il est le maillon le plus important entre la mystique rhénane, dont il est l'auteur de langue française le plus proche, et la spiritualité française.

Son œuvre unique, *La Règle de perfection*, est un des chefs d'œuvre de la mystique occidentale, mais est présentée ici pour la première dans une édition grand public. »

III. « Né en 1562 à Canfield, Benoît Fitch se convertit tardivement après une jeunesse assez dissolue. Pour échapper aux persécutions, il se réfugie en France et entre chez les capucins en 1587. Sa vie intérieure est intense. Il lui arrive d'avoir des extases si profondes qu'on ne peut l'en faire sortir. Sa renommée spirituelle s'étend très vite et il devient la grande autorité mystique de son temps. C'est ainsi qu'on lui demande « d'expertiser » la vie intérieure de Madame Acarie ou de diriger de l'abbesse de Montmartre. A l'intérieur de l'ordre, il reçoit la charge de former les novices. Sa théologie est donc parfaitement sûre. En 1599, il part évangéliser l'Angleterre, mais est immédiatement emprisonné. Délivré trois ans après sur l'intervention d'Henri IV, il revient en France et y reprend ses activités de prédication et de direction. Il meurt au couvent de Saint-Honoré le 21 novembre 1610. »

AURORASupplément des *Cahiers d'Orient et d'Occident*

L'histoire des Sept Dormants d'Éphèse, qui sont les Gens de la Caverne – les *Ahl al-Kahf* – de la sourate XVIII du Coran, n'est pas une pieuse légende à l'usage des foules du Moyen-âge, à l'origine d'une dévotion dans le christianisme oriental et occidental, mais tombée en désuétude dans l'Église latine (fête autrefois : le 27 juillet) ; elle n'est pas seulement un culte, « le plus amplement répandu en Islam », une tradition demeurée bien vivante dans le monde arabo-musulman...

Au sommaire du **numéro 4****Éditorial** : Les Sept Dormants d'Éphèse.**Dossier****Documents** :

Traditions chrétiennes et tradition musulmane, Sanctuaires d'Orient et d'Occident

Études :

Mounir Hafez, « La légende des Sept Dormants », Jean Moncelon, « Les *Ahl al-Kahf* au Yémen », « Dimension gnostique de l'histoire des Gens de la Caverne », Manoël Pénicaud, « Réflexions sur la diffusion géographique des Sept Dormants ».

A télécharger sur <http://edition.moncelon.fr/index.htm>

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

Jean Tauler

Documents

Extrait du *Sermon* 82.

Extrait de Robert Will, *Jean Tauler*, Éditions Oberlin, Strasbourg, 1933.

Documents d'Orient et d'Occident

Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », (troisième partie), *Revue d'Alsace*, 1856.

Madame Zulficar & le Père Giulio Basseti-Sani, *Rythmes du monde*, 1957.

[Xavier Marmier], « Hypérion ou l'ermite en Grèce, par Jean-Christien-Frédéric Hœlderlin », (suite et fin), *Revue Germanique*, 1831.

Libres destinations

« Konya », par Jean Richer et Clément Huart.

Actualité des Éditions Arfuyen

Benoît de Canfield, *La Règle de perfection*, texte établi et présenté par Dominique et Murielle Tronc, Arfuyen, janvier 2009.

Aurora

Au sommaire du numéro 4 : *Les VII Dormants d'Éphèse*.

Sommaire des *Cahiers d'Orient et d'Occident*, année 2008.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2009